

Le développement agricole dans la haute vallée de la rivière Saint-Jean en 1860

Béatrice Craig

Volume 3, numéro 1, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/031042ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/031042ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada

ISSN

0847-4478 (imprimé)

1712-6274 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Craig, B. (1992). Le développement agricole dans la haute vallée de la rivière Saint-Jean en 1860. *Journal of the Canadian Historical Association / Revue de la Société historique du Canada*, 3(1), 13–26. <https://doi.org/10.7202/031042ar>

Résumé de l'article

Jusqu'à la publication des travaux d'Alan MacNeil et de Rusty Bitterman, l'agriculture des Maritimes a eu mauvaise réputation. Presque rien n'a été publié récemment concernant l'agriculture du Nouveau-Brunswick pour examiner la véracité de cette image. Ce texte examine l'agriculture pratiquée par une communauté francophone du nord-ouest du Nouveau-Brunswick en 1860. La majorité des fermes de cette région produisaient des quantités largement supérieures à celles requises pour la subsistance. Les surplus étaient inégalement répartis, mais certains fermiers pratiquaient visiblement une agriculture commerciale. Finalement, l'agriculture de la vallée de la rivière Saint-Jean se compare favorablement à celle de l'Ontario, du Québec, de la Nouvelle-Angleterre, et avec celle des régions les plus productives de la Nouvelle-Ecosse à la même époque. Seules les fermes de l'Ouest américain semblent avoir été plus productives.

Le développement agricole dans la haute vallée de la rivière Saint-Jean en 1860

BÉATRICE CRAIG

Résumé

Jusqu'à la publication des travaux d'Alan MacNeil et de Rusty Bitterman, l'agriculture des Maritimes a eu mauvaise réputation. Presque rien n'a été publié récemment concernant l'agriculture du Nouveau-Brunswick pour examiner la véracité de cette image. Ce texte examine l'agriculture pratiquée par une communauté francophone du nord-ouest du Nouveau-Brunswick en 1860.

La majorité des fermes de cette région produisaient des quantités largement supérieures à celles requises pour la subsistance. Les surplus étaient inégalement répartis, mais certains fermiers pratiquaient visiblement une agriculture commerciale. Finalement, l'agriculture de la vallée de la rivière Saint-Jean se compare favorablement à celle de l'Ontario, du Québec, de la Nouvelle-Angleterre, et avec celle des régions les plus productives de la Nouvelle-Écosse à la même époque. Seules les fermes de l'Ouest américain semblent avoir été plus productives.

* * * *

Maritime agriculture has had a poor reputation until the publication of Alan McNeil and Rusty Bitterman's work on Nova Scotia. Hardly anything has been published recently on New Brunswick agriculture. This text focuses on a francophone farming community in northwestern New Brunswick in 1860.

The majority of the farmers in this community were producing quantities significantly larger than those required for mere subsistence. Surplus were also unevenly distributed, and some farmers were resolutely engaged in commercial agriculture. Finally, the St John valley agriculture compared favorably with the one of Ontario, Quebec, New England, and the most productive townships of Nova Scotia in the same period. Ontario farmers in the western United States seem to have been more productive.

L'agriculture des provinces maritimes au XIXe siècle n'a pas bonne réputation. La région ayant toujours été importatrice de produits alimentaires, les historiens ont pris pour acquis qu'à l'exception de quelques enclaves de prospérité (l'Île du Prince-Édouard, le comté de Westmorland, la vallée de l'Annapolis), la production agricole était

médiocre¹. Le secteur agricole aurait été axé sur l'auto-suffisance, son articulation au marché aurait été faible et la paysannerie y aurait constitué un groupe socio-économique relativement homogène. Dans son ensemble, l'agriculture n'aurait joué qu'un rôle marginal dans l'économie de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick. Les fermiers du Nouveau-Brunswick ont encore plus mauvaise réputation que leurs voisins des autres provinces: ils auraient négligé leurs terres pour aller faire de l'argent dans les chantiers forestiers.

L'historiographie très récente remet cette image en cause. Alan MacNeil décrit plutôt une agriculture néo-écossaise très diversifiée, jouant le rôle d'activité auxiliaire de la pêche dans certains comtés, tandis que dans d'autres comtés, elle est axée sur le commerce et l'exportation de bétail². D'après Rusty Bitterman, les fermiers de l'Île du Cap-Breton étaient dans l'ensemble prospères, et une proportion non négligeable d'entre eux ne se limitaient pas à une agriculture de subsistance. Bitterman s'inscrit en faux contre la vision d'une paysannerie indifférenciée sur le plan socio-économique: en effet, il existait de grandes disparités parmi les fermiers de Middle River, la communauté qui fait l'objet de son étude³.

Thomas Acheson, dans un article récent, aboutit à la même conclusion pour le Nouveau-Brunswick: les niveaux de production variaient beaucoup d'une exploitation à une autre, et une proportion non négligeable d'entre eux dépassaient largement la limite de l'auto-suffisance⁴. Mon article sur la haute vallée de la rivière Saint-Jean au cours de la première moitié du XIX^e siècle, publié dans le même ouvrage, est plus révisionniste encore, puisque j'y suggère que toutes les fermes de cette région produisaient des excédents considérables et qu'elles les écoulaient dans les marchés locaux et régionaux⁵. Vingt pour cent des fermes recensées y produisaient plus de 250 boisseaux de céréales (en équivalent blé) par an. Aucune ne produisait moins de 35 boisseaux.

Un tel volume d'excédent est l'indice d'une agriculture commerciale; celle-ci entraîne d'habitude une spécialisation croissante de la production. Mais l'agriculture de la haute vallée semble avoir accompli la démarche inverse, et s'être diversifiée. En 1830, le blé dominait la production céréalière. En 1850, il ne jouait plus qu'un rôle marginal, l'avoine et le sarrasin l'ayant remplacé. Ce recul de la spécialisation de l'agriculture au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la phase pionnière n'est d'ailleurs pas un phénomène

-
1. Voir par exemple Michael J. Troughton, «From Nodes to Nodes: the Rise and Fall of Agricultural Activities in the Maritime Provinces», dans Douglas Day, dir., *Geographical Perspectives on the Maritime Provinces* (Halifax, 1988), 25-46.
 2. Alan MacNeil, «Society and Economy in Rural Nova Scotia, 1761-1861», (thèse de Ph.D., Queen's University, 1990).
 3. Rusty Bitterman, «Middle River: The Social Structure of Agriculture in a Nineteenth century Cape Breton Community», (thèse de M.A., University of New Brunswick, 1987).
 4. T. W. Acheson, «New Brunswick Agriculture on the Eve of Confederation: An Assessment», dans Kris Inwood, dir., *New Essays on the Economic History of the Maritime Provinces* (Acadiensis Press, forthcoming, 1992).
 5. Beatrice Craig, «Agriculture in a Pioneer Region: The Upper St John Valley in the First Half of the Nineteenth Century», dans Kris Inwood dir., *New Essays in the Economic History of the Maritimes*.

isolé. On le retrouve dans des régions aussi disparates que le Missouri entre 1860 et 1880, le Minnesota en 1870 et la Nouvelle-Écosse entre 1821 et 1861⁶. Une fois la phase pionnière — et frumentaire — passée, ces différentes régions s'orientèrent vers une variété d'activités agricoles adaptées aux conditions locales.

La grande majorité des travaux récents sur l'agriculture nord-américaine au XIXe siècle se concentre sur les années 1860⁷. Les premiers recensements agricoles complets datent en effet de 1860 pour les États-Unis; de plus, c'est en 1861 qu'un recensement agricole fut effectué dans toutes les provinces de l'est de l'Amérique du Nord Britannique. Ces deux années sont donc toutes indiquées pour qui veut entreprendre une étude comparative comme celle-ci, dont le but est de comparer l'agriculture de la haute vallée de la rivière Saint-Jean à la fois dans le temps, avec celle qui prévalait pendant la première moitié du siècle, et dans l'espace, avec d'autres régions du Nord-Est américain.

En 1860, le Haut Saint-Jean (aussi connu sous le nom de territoire du Madawaska) était ouvert à la colonisation depuis 75 ans. La population était en majorité d'origine canadienne-française, l'immigration acadienne s'étant arrêtée au XVIIIe siècle. Depuis 1842, la vallée était aussi partagée dans le sens de la longueur entre les États-Unis (Maine) et l'Amérique du Nord Britannique (Nouveau-Brunswick). Après 1842, les sources disponibles se rapportent toujours à l'une ou l'autre rive du fleuve. Le Maine et le Nouveau-Brunswick effectuaient leurs recensements à un an d'intervalle; les questions posées n'étaient pas toutes identiques, mais la grande majorité l'étaient, si bien qu'on peut recueillir le même corpus de renseignements dans l'un et l'autre recensement.

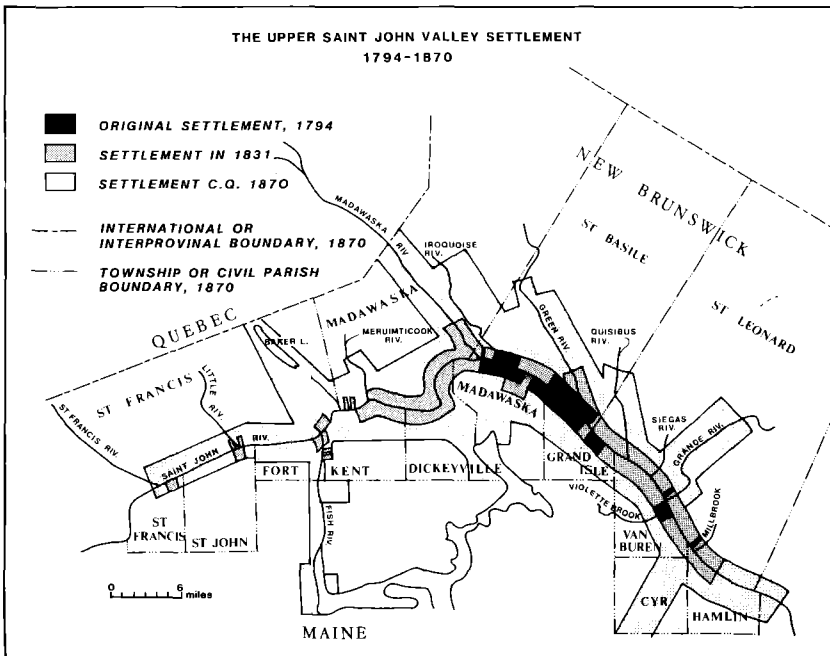
À l'été de 1860, quand fut effectué le recensement de 1860, il y avait 5 315 habitants, 861 familles et 733 fermes du côté américain. Seules les 667 fermes évaluées à 100 \$ ou plus furent incluses dans le recensement agricole (soit 90 pour cent des exploitations). Un an plus tard (en octobre), il y avait 4 581 habitants, 621 familles et 437 fermes sur la rive néo-brunswickoise. Toutes ces fermes sont incluses dans le recensement agricole. En 1860, comme dans les années précédentes, les fermiers de la vallée pratiquaient une agriculture mixte et la polyculture. L'accent était mis sur les cultures céréalières plutôt que sur l'élevage.

Dans la première moitié du XIXe siècle, le Haut Saint-Jean couvrait facilement ses besoins alimentaires à partir de sa propre production, et produisait un volume non négligeable d'excédents commercialisables. En 1850, également, la région produisait

-
6. Mary Eschelbach-Gregson, «Specialization in Late Nineteenth Century Midwestern Agriculture: Missouri as a Test Case», manuscrit non publié, 1992; Robert C. Ostergren, *A Community Transplanted: The Transatlantic Experience of a Swedish Immigrant Settlement in the Upper Middle West, 1835-1915* (Madison, 1988), 189-209.
 7. Marvin McNinnis, «Marketable Surpluses in Ontario Farming, 1860», *Social Science History*, VIII (Fall 1984): 395-424; Alan MacNeil, «Society and Economy in Rural Nova Scotia. . .»; Rusty Bitterman, «Middle River. . .»; Jeremy Atack and Fred Bateman, «Marketable Farm Surpluses: Northeastern and Midwestern United States, 1859 and 1860», *Social Science History*, VIII (Fall 1984): 371-397; ———, *To Their Own Soil: Agriculture in the Antebellum North* (Iowa, 1987); ———, «Self Sufficiency and the Sources of the Marketable Surplus», *Agricultural History*, 58 (July 1984): 296-313.

presque assez de foin et d'avoine pour nourrir convenablement les animaux présents sur les fermes. La paysannerie ne constituait pas non plus une classe homogène; la production céréalière par ferme par exemple s'échelonnait entre 35 et 1 000 boisseaux d'équivalent-blé. La taille des cheptels, quoiqu'accusant de moins grands écarts, n'était pas non plus uniforme.

En 1860-1861, le Haut Saint-Jean était encore capable de couvrir les besoins alimentaires de sa population humaine et animale. Néanmoins, il est évident que la région se rapprochait des limites de son expansion spatiale. L'augmentation du nombre de fermes s'accompagnait aussi d'une augmentation de la proportion d'exploitations moins productrices. Mais en dépit de ces signes d'essoufflement, l'agriculture du Haut Saint-Jean en 1860-1861 faisait bonne figure si on la compare à celle d'autres régions, y compris l'Ontario.



L'AGRICULTURE DU HAUT SAINT-JEAN EN 1860: AUTOSUFFISANCE OU PRODUCTION POUR LE MARCHÉ?

Le calcul de la production commercialisable repose sur une formule maintenant très utilisée. La production commercialisable est considérée comme étant égale à la différence entre la production totale d'une part, et les réserves de semences, les besoins alimentaires de la famille et du cheptel de l'autre.

Les besoins alimentaires de la population sont estimés à partir des contrats de donations entre vifs. Les pensions alimentaires ont été utilisées par les historiens de la

période coloniale américaine pour estimer les niveaux de consommation, mais cet usage a été critiqué parce qu'il semble que, pendant cette période, les pensions alimentaires des veuves dépassaient largement leurs besoins, leur laissant un excédent qu'elles pouvaient vendre⁸. Il ne semble pourtant pas que les pensions alimentaires aient été excessives au Madawaska. La pension typique incluait 6 à 10 boisseaux de pommes de terre, un baril et demi de farine du magasin, 100 livres de porc, 50 livres de boeuf ou de mouton, un boisseau et demi de pois, 5 livres de riz ou d'orge «pour la soupe», 25 livres de sucre, 25 livres de morue séchée, une livre et demi de thé, 6 livres de saindoux, 25 livres de beurre, le tout par an et par personne. Les donateurs demandaient aussi très souvent une vache laitière, un jardinet, quelques poules (ou des oeufs en saison). Certaines familles préservaient des oignons, des choux et salaient des «herbes» pour l'hiver, mais la pratique n'était pas encore universelle. Les divers aliments énumérés ci-dessus pouvaient fournir à une personne active un régime alimentaire quantitativement et qualitativement adéquat. Il n'y a rien de surabondant dans ces quantités; on peut donc les utiliser comme point de départ du calcul de la consommation d'un individu adulte.

Pensions alimentaires et consommation de l'ensemble de la population n'étaient probablement pas identiques. On note la présence de produits de magasins dans les donations, particulièrement de farine. Après 1840, le Madawaska ne produisait presque plus de blé, mais il récoltait d'importantes quantités de sarrasin et de pomme de terre — deux produits dont la plus large partie était très certainement consommée sur place. Or le sarrasin n'est presque jamais mentionné dans les donations. Les personnes âgées qui exigeaient de la farine «superfine» du magasin jugeaient probablement que manger quotidiennement du pain de froment faisait partie des privilèges de l'aïnesse, ou que c'était une nécessité de la vieillesse. Par contre, leurs enfants, même s'ils récoltaient un peu de blé, ou encore même s'ils achetaient un peu de farine, semblent avoir surtout consommé du sarrasin, produit de la ferme. Mes calculs de niveau de consommation présupposent donc que la population se nourrissait largement de céréales produites sur place, et non de farine importée. Si la supposition est fautive, elle conduit à une sous-estimation des quantités commercialisables. La consommation de pommes de terre a également été fixée à un niveau supérieur à celui suggéré par les donations, d'une part pour compenser la consommation d'une céréale plus pauvre (le sarrasin), d'autre part parce que les surplus de pommes de terre seraient autrement extrêmement élevés. Les quantités retenues: 9 boisseaux d'équivalent-blé et 12 boisseaux de pommes de terre (ou 2 livres par jour par adulte) sont d'ailleurs assez proches de celles utilisées par McInnis pour l'Ontario⁹ (7 boisseaux de blé, 14 boisseaux de pommes de terre), et par conséquent tout à fait plausibles. Les quantités d'autres denrées indiquées dans les donations ont été retenues comme telles.

Le nombre de consommateurs est exprimé en terme d'équivalent-adultes: chaque personne de 16 ans ou plus est considérée comme un consommateur adulte; chaque personne de moins de seize ans comme la moitié d'un consommateur adulte. La plupart des historiens distribuent la population par groupe d'âge et attribuent à chacun d'entre-

-
8. Bettye Hobbs-Pruitt, «Self-Sufficiency and the Agricultural Economy of Eighteenth Century Massachusetts», *William and Mary Quarterly*, 3d. ser., XLI (July 1984): 348.
 9. Marvin McInnis, «Marketable Surpluses in Ontario Farming», 43.

eux un niveau différent de consommation, croissant avec l'âge. Après avoir effectué les calculs à l'échelle d'un canton, j'ai découvert que j'obtenais les mêmes résultats avec la formule simplifiée.

Les besoins alimentaires du bétail sont calculés à partir des évaluations de Frank Lewis et Mervin McInnis¹⁰. Ces évaluations reposent sur les pratiques recommandées par les agronomes du XIXe siècle. En pratique, il semble qu'aucune région de l'Amérique du Nord Britannique n'ait été capable ou désireuse de se conformer à ces normes. Les quantités d'avoine et de foin récoltées dans les Canadas entre 1850 et 1860, ainsi qu'en Nouvelle-Écosse ne couvraient que 50 à 70 pour cent des besoins ainsi définis. Les chiffres avancés par Lewis et McInnis représentent donc un idéal plus qu'une pratique. Ils n'en constituent pas moins des points de repères fort utiles pour juger les niveaux de production de plantes fourragères.

En 1860-1861, tout comme dans la première moitié du XIXe siècle, le Madawaska n'avait aucune difficulté à nourrir toute sa population humaine à même ses propres ressources. La rive américaine produisait 14,6 boisseaux de céréales panifiables (en équivalent-blé), 2,6 boisseaux de pois, 23,4 boisseaux de pommes de terre par équivalent adulte. La production de la rive britannique était plus faible, mais néanmoins adéquate: 9,2 boisseaux de céréales, 2,1 boisseaux de pois et 14,3 boisseaux de pommes de terre. Cette production dépassait largement les besoins de la population. Les excédents étaient considérables sur la rive américaine (voir tableau 1) puisqu'ils représentaient entre 50 pour cent des besoins pour les pois, et 95 pour cent des besoins, pour les céréales panifiables. La rive nord (britannique), plus proche du niveau de subsistance, n'en produisait pas moins des excédents de pois et de céréales panifiables équivalents à 1/4 et 1/3 des besoins (voir tableau 2).

Tableau 1
Excédents, rive américaine, 1860

	Production totale^a	Semences	Besoins alimentaires de la population	Total des besoins	Excédents
Céréales ^b	56 169	5 616	23 118	28 734	27 435
Pois	10 125	1 012	5 779	6 791	3 334
Pommes de terre	90 196	9 012	46 236	55 248	34 948
Avoine ^c	60 793	6 079	38 786	44 865	15 928
Foin	8 649			5 291	3 358

Nombre d'équivalents-adultes: 3 853

^a Toute la production est exprimée en boisseaux, sauf le foin qui est exprimé en tonnes.

^b En boisseaux d'équivalent-blé; n'inclut pas l'avoine.

^c Les besoins en avoine et en foin ont été ajustés pour refléter les *pratiques* du XIXe siècle, et non les recommandations des agronomes.

10. Frank Lewis et Marvin McInnis, «Agricultural Output and Efficiency in Lower Canada», *Research in Economic History*, 9 (1984): 45-87.

Tableau 2
Excédents, rive britannique, 1861

	Production totale^a	Semences	Besoins alimentaires de la population	Total des besoins	Excédents
Céréales	30 944	3 094	20 103	23 197	7 747
Pois	7 040	704	5 025	5 729	1 211
Pommes de terre	47 904	4 790	40 206	44 996	2 938
Avoine	38 440	3 844	31 486	35 330	3 110
Foin	5 671			3 624	2 561

Nombre d'équivalents-adultes: 3 350

Par contre, il n'y avait pas d'excédent de produits de boucherie. Les donations entre vifs demandaient normalement 150 livres de viande par an, dont 2/3 en porc, et le reste en boeuf ou en mouton. Les deux rives du Saint-Jean produisaient respectivement 136 et 139 livres de viande de boucherie par équivalent-adulte et par an, et le porc représentait un tiers de cette production. Ainsi, la production de viande ne dépassait pas le niveau de la subsistance, et il était sensiblement le même sur les deux rives.

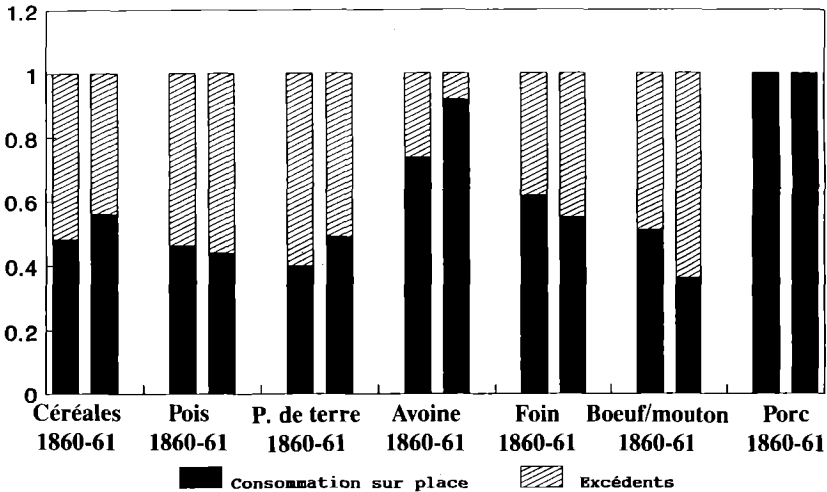
Au Madawaska, comme partout ailleurs, la production de fourrage était insuffisante pour couvrir les besoins des animaux tels que définis par les agronomes. Mais elle s'en approchait. La production de foin était adéquate sur la rive nord, excédentaire sur la rive sud (119 pour cent des besoins). La production d'avoine représentait 71 pour cent des besoins ainsi définis sur la rive nord, et 90 pour cent sur la rive sud. Les excédents de pois, de sarrasin et autres céréales secondaires, le son, les cosses et vrilles de pois pouvaient couvrir le «déficit» sans difficulté. Mais comme aucune province de l'Amérique du Nord Britannique ne donnait une alimentation aussi riche à ses chevaux et à son bétail, il faut en conclure que la production du Madawaska était excédentaire par rapport *aux pratiques de l'époque*. En 1851, le Bas-Canada par exemple ne produisait que 73 pour cent du niveau de foin et 63 pour cent du niveau d'avoine recommandé par les agronomes¹¹. Si ces quantités représentaient une ration «normale», la rive nord du Saint-Jean produisait un excédent de foin de 71 pour cent et 8 pour cent d'excédent d'avoine; sur la rive sud, les excédents représentaient 63 pour cent et 35 pour cent des besoins en foin et en avoine — ce qui n'est pas surprenant dans une région entourée d'exploitations forestières.

Ainsi, en 1860-1861, le Madawaska était une région qui avait largement dépassé le niveau de l'agriculture de subsistance. Il produisait des excédents de céréales et de foin pour les besoins locaux et régionaux, et suffisamment de viande de boucherie pour couvrir très modestement ses besoins.

Tous les ménages du Haut Saint-Jean toutefois ne vivaient pas sur une ferme. Les fermes recensées (et donc dont on connaît la production) représentaient 77 pour cent

11. F. Lewis and M. McInnis, «Agricultural Output and Efficiency in Lower Canada», 80.

Figure 2
Excédents moyens par ferme par rapport
à la production totale, 1860-61



des ménages de la rive sud, et 70 pour cent de ceux de la rive nord. Les fermiers devaient donc nourrir une population non agricole, en plus de leur famille. Comme le montre la figure 2, une ferme du Madawaska produisait en moyenne suffisamment de produits alimentaires (porc excepté) pour nourrir une deuxième famille, et récoltait un excédent non négligeable de fourrage.

Les fermiers du Madawaska produisaient toute la gamme de produits agricoles nécessaire pour assurer leur subsistance (blé excepté); ils visaient donc l'auto-suffisance. Mais les quantités d'excédents indiquent clairement qu'ils ne se limitaient pas à cela. Des excédents équivalents à 30, 50 ou 100 pour cent des besoins ne sont pas le fruit du hasard. Ils ne peuvent qu'être le produit d'une stratégie délibérée de fermiers produisant pour les marchés qui leurs étaient accessibles.

Le marché local des produits alimentaires constituait un débouché captif et très stable auquel les fermiers s'adressaient en premier lieu. Les chantiers forestiers représentaient un marché potentiellement plus profitable, mais plus risqué, cette industrie étant notoirement instable. Ce n'était donc pas une bonne stratégie économique de trop miser sur celui-ci. Il n'était pas ignoré, mais ses demandes ne dominaient pas l'économie locale. Mais, comme nous le verrons plus loin, plus un fermier était prospère, plus il produisait de fourrage. Les fermiers prenaient des risques, mais des risques calculés.

L'agriculture du Madawaska en 1860-1861 ne semble pas avoir été très différente de celle qui prévalait dans le deuxième quart du siècle (voir tableau 3). En 1850 et 1860-1861, les fermes évaluées à 500 \$ ou plus sur la rive sud produisaient sensiblement les mêmes quantités. La production de la rive nord était nettement plus faible. Comme il

Tableau 3
Production moyenne par ferme

	1830 ^a	1850 ^b	1860 ^b	1861 ^b
Nombre de fermes	159	167	232	258
Blé	113	8	9	11
Sarrasin	3	142	130	81
Toutes céréales panifiables ^c	143	118	113	77
Avoine	74	134	159	102
Toutes céréales ^c	177	178	185	123
Pois	39	24	23	20
Pommes de terre	359	171	176	117
Foin	16	21	20	15

^a Toutes les fermes recensées ayant une production agricole.

^b Toutes les fermes incluses dans le recensement agricole (évaluées à 500 \$ ou plus).

^c En boisseaux d'équivalent-blé.

s'agit ici de fermes ayant une valeur relativement élevée, donc des fermes les mieux établies, on pourrait conclure que les terres arables situées sur la rive sud étaient de meilleure qualité et plus productrices. L'hypothèse est probablement valide, parce que la rive sud attirait plus d'immigrants que la rive nord: en 1850, la rive nord était la plus peuplée, mais sa population n'allait augmenter que de 33 pour cent entre 1851 et 1861, contre 82 pour cent pour la rive sud pendant la même période. Mais il ne faut pas non plus perdre de vue que nous avons affaire à deux années différentes, et il semble que la récolte de 1861 n'ait pas été bonne. D'après l'agent recenseur, le blé était verveux, les pommes de terre atteintes de la rouille, et l'orge avait gelé sur pieds (ce qui implique que la récolte de pommes de terre s'était faite dans la neige). Ceci peut expliquer au moins en partie la performance médiocre de la rive nord. Quant à la baisse de productivité que l'on constate entre 1830 et 1850-1860, elle peut être due au fait qu'en 1830, seules les terres les plus fertiles en bordure de la rivière étaient occupées.

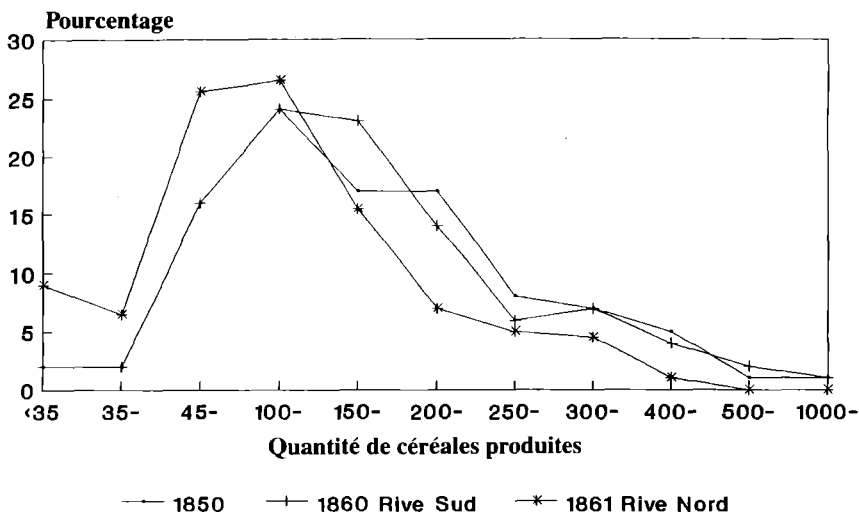
LA PAYSANNERIE DU HAUT SAINT-JEAN: HOMOGENE OU STRATIFIEE?

Jusqu'à une date récente, l'historiographie du Bas-Canada, comme celle des provinces Maritimes, a décrit la paysannerie de ces régions comme une classe homogène. Cette homogénéité résultait présumément de la recherche de l'auto-suffisance; seule une agriculture commercialisée aurait permis à certains fermiers d'accumuler plus de richesses que leurs voisins.

L'auto-suffisance n'était pas le seul but recherché par les fermiers du Madawaska: ces derniers tiraient profit des marchés disponibles — mais ils ne le faisaient pas tous dans la même mesure. Certains produisaient plus que d'autres. La ferme la plus productive de la vallée en 1860-1861, produisait 1 000 boisseaux d'équivalent-blé, soit près de 30 fois le seuil de subsistance. Comme la viande de boucherie semble avoir surtout été produite pour la consommation sur place, les niveaux de production céréalière peuvent servir d'indicateurs de différenciation économique¹².

12. Les fermes produisant moins de céréales ne compensaient pas par l'élevage d'un cheptel plus important. En fait, c'est le contraire qui semble s'être produit.

Figure 3
Distribution des fermes évaluées
à 500 \$ ou plus

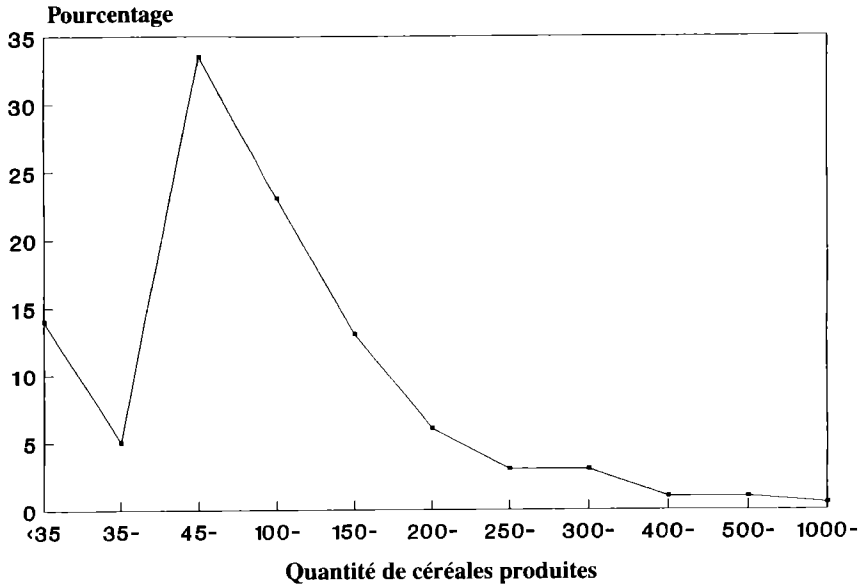


Si on se limite dans un premier temps aux fermes évaluées à 500 \$ ou plus, (les seules incluses dans le recensement de 1850) (figure 3) on constate que les quantités de céréales produites variaient beaucoup d'une ferme à l'autre, mais aussi que leur distribution avait un profil très similaire en 1850 et en 1860-1861. Il est par conséquent douteux que cette paysannerie ait été économiquement indifférenciée. Les fermes qui produisaient plus de 250 boisseaux d'équivalent-blé avaient très certainement un niveau de vie différent de celles qui n'en produisaient que 45. Incidemment, le niveau de production ne semble pas avoir eu de relation avec l'âge du chef de famille. À 23 ans, Alexis Cyr produisait 497 boisseaux d'équivalent-blé. Le propriétaire de la ferme produisant plus de 1 000 boisseaux de céréales (entre autre 2 100 b. d'avoine) n'avait que 36 ans.

La comparaison de la distribution des fermes évaluées à 500 \$ ou plus en 1850 et en 1860-1861 semble suggérer que le développement agricole commençait à ralentir. La proportion de grosses exploitations (produisant 250 boisseaux par an ou davantage) avait diminué, et de manière assez significative entre les deux recensements, passant de 21 à 15 pour cent. La proportion de fermes produisant entre 45 et 99 boisseaux avait augmenté de 5 pour cent (de 16 à 20 pour cent), et celle des fermes demeurant au niveau de la subsistance (45 boisseaux ou moins) avait doublé, passant de 3,6 pour cent à 9,2 pour cent. L'épuisement des sols ne constitue pas une bonne explication de ce phénomène, puisque le nombre absolu de grosses exploitations avait augmenté. En 1850, il y en avait 35 sur la rive sud; en 1860-1861, 54 sur la rive sud et 32 sur la rive nord. Mais les progrès des défrichements et l'augmentation du nombre de fermes arrivées à maturité ne se traduisait plus par une augmentation proportionnelle du nombre de fermes

très productives. C'étaient au contraire les exploitations moyennes qui progressaient en nombre *et* en proportion. Ceci peut suggérer que depuis 10 ou 15 ans, les nouvelles terres mises en valeur n'étaient pas d'aussi bonne qualité que celles distribuées plus tôt dans le siècle.

Figure 4
Distribution des fermes en 1860-1861



Si l'on prend en compte toutes les exploitations énumérées dans le recensement (et non seulement celles évaluées à 500 \$ et plus) le profil économique des agriculteurs se précise (voir figure 4). Les fermes produisant 250 boisseaux ou plus ne représentent que 7,6 pour cent du total, mais seulement 17 pour cent des exploitations étaient au niveau de la subsistance (35-45 boisseaux) ou au dessous; le tiers des fermes produisaient de 45 à 99 boisseaux et près d'un autre tiers entre 100 et 250 boisseaux. Cette paysannerie était donc très différenciée, mais la pauvreté (indiquée par l'absence de surplus) était rare.

Les fermes plus productives étaient, comme on peut s'y attendre, plus intégrées aux marchés, mais sans être vraiment très spécialisées. L'avoine, par exemple, représentait 35 pour cent de la production céréalière totale, mais 46 pour cent de la production des fermes à 250 boisseaux et plus. La production pour la subsistance augmentait en même temps, mais à un rythme moins rapide, que la production pour les marchés forestiers.

Les fermiers du Madawaska peuvent-ils être définis comme «commerciaux»? Si l'on décide qu'il ne faut produire que pour les marchés pour être un fermier commercial,

Tableau 4
Distribution des fermes selon la production céréalière totale ^a

	1830		1850		1860		1861	
	N	%	N	%	N	%	N	%
< 35	0	0	3	1,8	69	10,3	63	15,6
35-44	1	0,6	3	1,8	21	3,1	33	7,6
45-99	54	34,0	27	16,5	224	33,6	145	33,2
100-149	36	22,6	39	23,8	157	23,5	95	21,7
150-199	25	15,7	28	17,1	94	14,1	47	10,7
200-249	15	9,4	29	17,1	48	7,2	19	4,3
250-299	14	8,8	13	8,0	17	2,5	17	3,9
300-399	9	5,7	11	6,7	18	2,7	12	2,7
400-499	2	1,2	8	4,8	12	1,8	1	0,2
500-999	3	1,9	2	1,2	6	0,9	2	0,4
> 1000	0	0	1	0,6	1	0,1	0	0

^a En boisseaux d'équivalent-blé.

les fermiers du Madawaska auraient dû se consacrer exclusivement à l'avoine et au foin pour mériter ce titre, et ils auraient tous fait faillite en l'espace d'une génération! Ou bien, ils seraient morts de faim parce que les réseaux de distribution des produits alimentaires étaient encore embryonnaires à l'époque. Un fermier ne peut abandonner les cultures de subsistance que s'il peut acheter sa nourriture — une condition qui ne fut pas remplie avant le XXe siècle. D'ailleurs, marchands, meuniers, exploitants forestiers et professionnels locaux eux-mêmes étaient souvent propriétaires de fermes ou de bétail.

Prendre prétexte de l'existence d'activités de subsistance dans une ferme pour nier l'orientation commerciale de son propriétaire est une démarche erronée qui ignore les réalités du XIXe siècle. Comme l'ont montré Daniel Vickers et Bettye Hobbs-Pruitt pour le Massachusetts, production pour l'auto-suffisance et production pour le marché n'étaient pas incompatibles chez les fermiers du XVIIIe et XIXe siècles, mais il était normal qu'elles coexistent¹³.

Clarence Danhoff a proposé une définition plus fonctionnelle de la ferme commerciale, qui évite d'avoir à deviner les motivations profondes des fermiers: la ferme commerciale serait celle qui vend au moins 60 pour cent de sa production¹⁴. Toute ferme produisant une moyenne annuelle de 100 boisseaux d'équivalent-blé en aurait été capable. Depuis 1850, au moins la moitié des fermes du Madawaska se trouvaient dans cette situation. Une proportion très importante des fermes de cette région mériterait donc le titre de ferme commerciale selon la conception de Danhoff.

13. Bettye Hobbs-Pruitt, «Self-Sufficiency and the Agricultural Economy of Eighteenth Century Massachusetts»; Daniel Vickers, «Competency and Competition: Economic Culture in Early America», *William and Mary Quarterly*, 3, 3d. ser., XLVII (January 1990): 3-29.
14. Clarence H. Danhoff, «The Farm Enterprise: The Northern United States, 1820-1860», *Research in Economic History*, 4 (1979): 131.

SITUATION DU MADAWASKA PAR RAPPORT À L'AGRICULTURE NORD-AMÉRICAINNE

L'agriculture du Madawaska fait bonne figure si on la compare à celle d'autres régions d'Amérique du Nord. À Middle River, 54 pour cent des fermes n'atteignaient pas le niveau de la subsistance, et seulement 15 pour cent avaient un surplus égal à au moins la moitié de la production. Un fermier du Madawaska transplanté dans cette région n'aurait pas été impressionné par cette performance.

Tableau 5
Production moyenne par ferme, Madawaska et Nouvelle-Écosse

	Annapolis	Amherst	Madawaska
Blé	7,0	22,3	7,2
Autres grains ^b	34,1	128,7	198,2
P. de terre	157,8	225,4	125,4
Pois	1,9	0,4	15,6
Foin	15,6	21,2	13,0
Bovins	10,9	11,2	5,7
Chevaux	1,1	1,8	1,5
Ovins	12,8	12,6	9,8
Cochons	2,4	3,8	2,5

^a Alan MacNeil, «Society and economy in Rural Nova Scotia»: 155-160.

^b Quantités non-converties en équivalent-blé.

Les niveaux de production du Haut Saint-Jean sont comparables à ceux des cantons les plus prospères de la Nouvelle-Écosse (Annapolis et Amherst), étudiés par Alan MacNeil, quoique la distribution entre les différents produits soit différente (voir tableau 5). Le Haut Saint-Jean produisait plus de céréales et de pois et élevait davantage de cochons. Il élevait moins de bovins et d'ovins, et récoltait moins de pommes de terre que les fermes de la Nouvelle-Écosse.

La comparaison avec l'Ontario n'est pas désavantageuse non plus. Selon McInnis, en 1860, 16 pour cent des fermes accusaient un déficit et 16 pour cent pouvaient nourrir trois familles supplémentaires. McInnis a calculé la valeur monétaire totale de la production pour effectuer son classement, ce qui n'a pas été la méthode retenue ici. Néanmoins, seulement 12 pour cent des fermes du Madawaska étaient au-dessous du niveau de la subsistance (35 boisseaux de grain). Si l'on estime que les fermes produisant plus de 200 boisseaux de grains par an pouvaient nourrir trois autres familles, 14 pour cent des fermes du Saint-Jean tombaient dans cette catégorie. La production moyenne de foin et d'avoine était plus élevée que la production moyenne de ces fourrages en Ontario. L'Ontario étant toujours présenté comme l'archétype de l'agriculture canadienne productive et commerciale, la performance du Madawaska est donc très respectable¹⁵.

15. Marvin McInnis, «Marketable Surpluses in Ontario farming, 1860».

Le Madawaska fait moins bonne figure quand on le compare aux États-Unis. Atack et Bateman ont évalué les surplus commercialisables des fermes de 102 cantons du Nord-Est américain en 1860. Dans 19 pour cent des cantons, le surplus moyen était négatif. Dans 19 pour cent, il se situait entre 0 et 150 boisseaux d'équivalent-maïs (Atack et Bateman ont converti toute la production végétale et animale en équivalent-maïs). Dans 62 pour cent des cas, il était supérieur à 150 boisseaux d'équivalent-maïs. Si le Madawaska avait été inclus dans cette étude, il se serait situé dans les 19 pour cent affichant un surplus entre 0 et 150 boisseaux. La performance se révèle toutefois moins médiocre lorsqu'on se rend compte que la moitié des cantons de Nouvelle-Angleterre inclus dans l'échantillon étaient déficitaires, et que seulement le sixième d'entre-eux avaient un surplus supérieur à 150 boisseaux. Le Madawaska était donc une région agricole typique de la Nouvelle-Angleterre en ce qui concerne le niveau de production¹⁶.

L'agriculture du Madawaska ne reflète pas les stéréotypes concernant l'agriculture des Maritimes, ou même du Bas-Canada. Séparés des marchés urbains ou étrangers par de trop longues distances, les agriculteurs du Saint-Jean ont tiré parti de la demande locale représentée par les nouvelles familles en train de défricher et par la population non agricole pour hausser leur production au-dessus du niveau de la subsistance. Certains étant davantage en mesure de tirer parti de ces opportunités que d'autres, les exploitants agricoles ne constituaient pas une paysannerie indifférenciée. Cette agriculture ne semble pas avoir souffert de ses liens avec l'industrie forestière. D'une part, aucun exploitant ne contrôlait l'ensemble des ressources forestières locales — et par là, les marchés et les possibilités d'emploi. D'autre part, l'existence d'un marché des produits agricoles au sein de la population locale permettait aux fermiers d'éviter une dépendance excessive envers les chantiers. L'absence de monopole permettait aux fermiers d'éviter d'être exploités par l'industrie forestière.

L'agriculture du Haut Saint-Jean ne semble pas s'être particulièrement distinguée de celle des Canadas, de celles de la Nouvelle-Écosse ou de la Nouvelle-Angleterre. Les fermes du Haut Saint-Jean, dans leur ensemble, avaient atteint l'idéal de tous les fermiers du nord-est américain — ce que les Néo-anglais appelaient «a competency»: des revenus suffisants pour leur assurer une existence confortable — et au delà de la simple subsistance — dans le présent et dans le futur et, surtout, une existence indépendante, libre des caprices d'un ou de plusieurs employeurs. Comme leurs collègues du reste du Nord-Est américain, les fermiers du Madawaska atteignirent ce but en développant concurremment la production pour l'auto-consommation et la production pour la vente.

16. Jeremy Atack and Fred Bateman, «Marketable Farm Surpluses: Northeastern and Midwestern United States, 1859 and 1860».